

La miette

Adrien Millet

Numéro 167, automne 2020

une fourchette en équilibre dans tout ça

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94731ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Millet, A. (2020). La miette. *Moebius*, (167), 87–95.

La miette

Adrien Millet

Je mangeais des macaronis au fromage. On célébrait des noces. Quelque chose comme vingt-cinq ans de mariage même si les mariés n'étaient pas mariés. Vingt-cinq ans de vie commune. En fait, la première chose qui me vient en tête c'est ce goût de macaronis au fromage, même si j'ai mangé plein d'autres affaires, les macaronis me sont restés sur le cœur, j'ai eu des relents. C'est une drôle d'idée d'apporter des macaronis au fromage à des noces, mais c'était l'idée des fêtés au départ, chacun devait se présenter avec un truc original, qu'on ne verrait pas normalement à des noces. Moi j'étais venu avec une tarte aux pacanes. Je ne m'étais pas cassé la tête. J'étais allé dans une boulangerie, j'avais vu la tarte aux pacanes, j'avais dit, je veux ça. Une barbe sous résille sous un masque derrière une visière en plastique m'avait dit que c'était cent fois meilleur une fois réchauffé, avec une boule de vanille dessus. J'avais donc acheté de la crème glacée à la vanille. Il y avait pas loin de soixante personnes et une seule tarte. Mais c'était pas grave, il y avait

tellement de choses sur la table, trois fois trop. Ça allait du mini croissant saucisse jusqu'à la tarte au sucre, en passant par une abondance de bols de salade, d'assiettes de nachos, plein d'affaires.

J'avais plutôt envie d'aller m'asseoir seul sur un canapé avec mon téléphone. Mais c'était pas possible de faire ça. Il y a toujours quelqu'un que tu connais qui t'a pas vu depuis, wouahou, ça doit bien faire plusieurs années, t'as pas le choix de lui parler, de répondre à ses questions, de lui dire ce que tu fais, de lui demander lui il fait quoi, bla bla bla. De toute la conversation tout ce que je retiens c'est ce goût de macaronis. En tout cas, dans cette soirée, c'est comme s'il n'y avait eu que ça de concret, ce goût de macaronis au fromage, planté dans chaque aspect de la réalité.

Après un tour au jardin pour m'éloigner de la conversation du sofa, j'étais de retour au salon, une grande table était encerclée d'individus tenant un verre à pied. Et il y avait une fille, je ne sais pas si je la connaissais, elle a comme fait un signe de salutation dans ma direction en levant son verre. Puis elle a regardé à travers le verre en collant son œil dessus. C'était bizarre parce que son œil était comme devenu très gros et il regardait dans tous les sens, j'ai ri et les autres verres à pied ont ri aussi. On a fait la même chose et de gros yeux ont commencé à circuler comme des drones espions dans la pièce.

Quelqu'un a fait remarquer que la table était comme la maquette d'une ville. Des doigts ont transformé un sucre à la crème pour en faire une croix molle sur une moitié de miche de pain. Ce fut le déclic. Ces mêmes sucres à la crème disposés en colonnes formèrent la Place Ville-Marie. Puis des frites et des tranches de salami servirent à représenter les grands boulevards. Une carcasse de volaille fut rapportée

de la cuisine, car elle avait un orifice en ogive qui pouvait faire comme la basilique Notre-Dame. Il y avait un type drôle qui a parcouru toute la maison pour trouver des petits bouts de Cheetos qui feraient les cônes orange. Le pont Victoria, c'était une vingtaine de cornichons tranchés sur la longueur. Une fille minutieuse, celle qui m'avait salué, récoltait des grains de riz, de couscous, de sésame, des miettes de pain ou de gâteau, toutes sortes de miettes, et c'était fabuleux, elle les disposait si bien qu'on devinait les foules de gens circuler le long des trottoirs, dans les parcs, sur les places. Les voitures étaient en noyaux d'olives et coques de pistaches. Les bus, des bleuets réunis par trois.

Notre petit groupe s'arrêta un instant pour admirer le travail. Moi j'avais pas fait grand-chose en fait. J'avais plutôt été très encourageant, enthousiaste, je disais que tout était génial. Tout ça c'était comme un rêve, comme irréel, la seule chose qui me reliait à un passé, à une existence antérieure, à un moi antérieur, la seule chose qui reliait le tout, c'était ce goût constant de macaronis au fromage. Nos verres se remplirent à nouveau, nos bras se saluèrent, nos yeux se collèrent aux verres, et les drones retournèrent inspecter la ville comme de grosses mouches à fruit, soûles.

Les drones circulaient en touristes heureux. Deux d'entre nous faisaient du surplace au-dessus d'un coin de rue. Comme si quelque chose n'allait pas. On alla voir. C'était intrigant. En effet. Nous avions là à première vue des miettes dans un petit parc. Des miettes de quoi je peux pas dire, mais des miettes qui bougeaient. Toutes seules. Elles marchaient comme des humains marchent. Plus on s'approchait plus on voyait les détails. Plus on s'avancait, plus on voyait que c'était des gens. On pouvait distinguer des cheveux, des vêtements. C'était fou. Puis je remarquai une cigarette entre les doigts,

et je remarquai de la fumée. De la fumée de cigarette. Pris de panique tout en veillant à conserver des gestes lents et calmes, je regardai les autres personnages, je vrombis à droite à gauche, jusqu'à tomber sur un gars de dos. Un gars de dos qui me rappelait quelqu'un, mon œil-drone se fronçait, je voulais voir son visage, mais c'était comme s'il ne voulait pas que je le voie. Il me rappelait quelqu'un, mais je ne pouvais pas y croire. Je voulais aller devant lui, chaque fois il se retournait. Désespéré, je restais à observer son dos. C'est alors que sa nuque se tourna, je vis l'arc de son nez, son œil. Son visage. C'était le mien.

À cet instant, comme un siphon aspire toute l'eau du bain, je fus absorbé par son regard. Je fus avalé, et je devins cet être. Cet autre moi. Minuscule individu miette dans une ville-table aux rues pavées de salami. Je marchais un peu, pour me dégourdir, les bâtiments avaient des fenêtres, les rues avaient des arbres. Les autres miettes se promenaient, effectuaient des achats, allaient quelque part, peut-être au travail. La lumière était comme diaphane à certains endroits et opaque à d'autres, j'essayais de comprendre. C'était la lumière du salon en fait, et c'est alors que je regardais le ciel que je m'aperçus que les autres convives, monstres géants, étaient toujours autour de la table, ils fêtaient et ils piochaient dans la ville dans des éclats de rires ou de bruits obscurs, sans aucun souci, sans doute sans aucune conscience, des êtres y vivant. L'éclairage se fit plus sombre et un gâteau carré décoré de chandelles flotta dans les airs, accompagné de chants si horribles qu'on aurait pu croire à la colère de la nature sous une forme impitoyable. L'objet brillant fut proclamé sous les applaudissements et dans une frénésie généralisée comme étant l'édifice de la Sun Life. Les rires étaient énormes. La lumière des chandelles

éclairait une tête d'envergure astronomique, on aurait dit qu'elle sortait d'entre deux épais rideaux noirs, un visage grand comme un stade olympique, dont je pouvais voir la dentition gigantesque et les narines fournies d'un maquis de poils, c'était en réalité je m'en rendais compte la mariée, elle jubilait et gesticulait. Un petit silence s'installa et je compris qu'elle ne voulait pas trancher le gâteau, elle voulait que quelqu'un le fasse pour elle. Cette personne qu'elle désigna rapidement, qui était derrière elle, on ne la voyait pas, cette personne qui sortit de l'obscurité, c'était une version mastodonte de moi-même, dinosaure triste dans un état d'ébriété et de fausse gaieté, Godzilla aux traits fatigués comme des rivières polluées de pétrole et de déchets d'usine, les yeux humides peuplés de veinules roses, l'énorme moi-même éclairé à la lumière huileuse des chandelles était recouvert d'une peau semblable à celle d'un porc à la fois excité et éreinté. Ce grotesque personnage ignorant mon existence attrapa un couteau on aurait dit un avion de ligne, un Airbus ou un Boeing, qui brilla d'un éclat jaunâtre loin dans le ciel toujours noir, pour s'abattre en un éclair dans les rires et l'excitation déglingués, et trancher et écraser les ornements architecturaux de sucre et de crème.

Je m'étais réfugié sous quatre arches surbaissées en plastique blanc. C'est une fois à l'abri du chaos total, sous cette architecture plutôt moderne, comme une version plus humble de la station du PATH du World Trade Center, que je me mis à réfléchir à ma situation. Je n'étais qu'un ensemble de molécules assemblées essentiellement avec de l'eau et du vide, une miette de pain, même chose du côté de la ville. Considérer scientifiquement les choses m'a toujours aidé à me calmer les nerfs. De tout ce qui

m'entourait, rien n'avait de constitution propre, de la pâte, je veux dire que tout était comme de bric et de broc, des choses placées de-ci de-là au gré d'une histoire récente, avec des êtres, autres miettes, matière vivante sans qu'on sache pourquoi, sans qu'on sache fondamentalement ce que c'est, être vivant, qu'est-ce que ça veut dire, comment cela a-t-il été possible ? Mes semblables, parcelles d'aliments de toutes sortes, n'avaient pas l'air de s'en rendre compte, ils cherchaient le spectacle, les sensations. Ou bien ils n'en avaient pas conscience, ou bien ils se refusaient à en prendre conscience, et même à en parler, préférant aller boire un verre, ou voyager en quête de l'endroit le plus confortable, ou travailler. De mon abri, alors que les monstres géants étaient partis danser ou se coucher, je pouvais voir les autres miettes occupées à des tâches quotidiennes comme nettoyer le sol, lire un roman, regarder un film, éteindre la lumière, enfiler un pyjama, plier des vêtements, se brosser les dents, jouer à des jeux, comme si la vie sur la table était tout à fait normale, écouter de la musique, visiter le planétarium, se balader dans la rue, sans que personne paraisse se rendre compte de notre état si éphémère et si invraisemblable. « Qu'est-ce qui fait qu'on est vivant ? », demandai-je à l'autre moi-même, ronflante tête molle de melon difforme avachie sur la nappe, je m'approchais de cette grande montagne verdâtre, grottes aux effluves grasses, posant mes genoux à terre devant mon abominable et colossale bouche écrapoutie, je continuais : « Qu'est-ce qui fait qu'on pense, qu'on peut se mouvoir et décider, du moins avoir l'illusion de décider d'aller plutôt à gauche que tout droit ou en arrière, nous, de simples fragments de plats répandus sur une table, un soir de festivités ?

« Sachant que je ne suis rien, et né du rien, que je vais vers rien, une vie fraction de seconde sans raison particulière, sans but, sans mission, car quel sens cela pourrait avoir, dans cette ville fromages et restants de souper, comment pourrais-je être heureux, comment prendre plaisir à ce que nous appelons une vie, sans faire semblant ?

« C'est impossible, je veux dire de faire semblant, c'est impossible, le caractère insensé de la présence de la vie sur cette table anéantit toute illusion de dessein, toute illusion d'ambition de chaque vie individuelle, je ne peux pas faire semblant et travailler ou m'amuser, je sais que tout cela est fabrication, et il n'y a rien que je puisse faire pour changer mon désenchantement, il est insécable, inaltérable. »

Je pourrais me rendre au gratte-ciel Oshlag houblonnée et m'enivrer en attendant ma mort, pensais-je, qui va arriver d'ici demain midi, car il faudra bien tout débarrasser pour faire place au petit-déjeuner, ou plus vraisemblablement au brunch.

Je m'étais levé, « non seulement ma vie sur la mère table, la table nourricière, table Gaïa, n'a pas de sens », raisonnais-je en longeant une rigole asséchée, « mais toute la vie de cette table, et ses animaux acariens, n'a pas de sens, ce que je veux dire », j'étais monté sur la pente douce d'une colline de paraffine, « c'est que pour moi-même, avoir conscience de l'absence de but, de l'absence de toute raison à toute existence sur cette table parmi des millions d'autres tables dans la ville, ça ne change rien à mon existence.

« Je ne vois rien à faire, rien à penser, puisque le fait que j'existe ou que je n'existe pas ne change rien à rien. Je suis arrivé dans cette vie pour aucune raison, je vais partir pour aucune raison, et sans jamais savoir ce qui est arrivé, ni ce qui est parti. »

« Il me faudrait », en vins-je à conclure, « pouvoir mettre fin à mes jours un jour heureux. » De même que les personnes malades ou qui arrivent à un âge avancé, ou bien de même qu'une personne saine qui voit ses amis, ses proches, ses parents, ses connaissances perdre la mémoire, la tête, devenir handicapés à cause d'une maladie universelle et inéluctable, j'en venais à me dire que j'aimerais mieux mourir la tête bonne, « avec toutes mes capacités, je voudrais mourir un jour sans souffrance, que tout finisse bien. Je voudrais mourir magnifique ». Voilà l'origine profonde de toute l'histoire de l'art, de la peinture, de la poésie, une série de réactions vides au vide des réactions.

J'arrivais au pied d'une assiette, où je pus observer ce qui s'apparentait à une cascade figée, comme une rivière en suspens dans sa chute entre l'assiette et la nappe. Je m'approchai, c'était comme de l'ambre jaune clair, semi-transparent, cela sentait sucré, c'était du miel. Je me délectais, c'était comme si j'en avais 40 000 pots, cela me ravigotait, j'étais joyeux, sans toutefois que cette conscience de l'illusion de toute réalité disparaisse. Je continuai ma marche, et grâce à un couteau en inox posé sur le bord d'une autre assiette, je pus monter dessus. Je découvris sur ce large plateau en céramique un grand village peuplé d'autres miettes, des habitations, cela grouillait de vie dans une sauce aux nuances de brun, j'arrivai dans une enclave où il y avait un regroupement sous un brin de persil. On y donnait une sorte de conférence où il était question de l'origine du monde et de l'absurdité de l'existence, la dernière phrase que j'entendis disait que l'absence de sens à la vie dans l'univers était, à bien y penser, quelque chose de sublime.

Puis l'heure de la préparation du brunch arriva. Les convives détruisirent tout, en buvant du café, de quelques gestes simples, efficaces, dans le sourire, la bonne entente, le calme.